

*Vendredi 01 août 2008*

Rentré depuis peu de Paris où le matériel technique est loué en grande part, je regarde la caméra numérique Haute Définition avec laquelle j'ai choisi de réaliser *Ombilic*. C'est la première fois que je tourne avec. A première vue, elle a l'air simple... Il est bientôt 16h00. J'ai environ quatre heures devant moi pour étalonner la caméra. Au-delà, la lumière aura changé et ne sera plus celle que je vois pour le film. J'ai décidé de tourner principalement avec la lumière naturelle. Je n'aime pas beaucoup travailler avec des projecteurs même s'ils permettent d'obtenir une lumière précise et peu visible, mêlée à celle du jour. La caméra sous les yeux, je pense à demain. A 08h30, demain, débute le tournage... Je me sens tranquille. C'est la première fois depuis que je fais des films que je me sens vraiment tranquille. Peut-être parce que ce nouveau film que j'ai écrit six fois, existe déjà beaucoup. Je raconte des histoires, car je sais que je le réécrirai encore pendant le tournage ! Ce qui existe avec force, je le sens dans la tranquillité, c'est sa "matière", son "essence".

*Samedi 02 août 2008*

Il est presque 08h00. Je suis sur le plateau depuis une bonne demi-heure. Ce matin, nous tournons la séquence qui "montre" la solitude de la mère interprétée par Marie-Françoise. Pas de texte. Pas de dialogues. La mère est seule dans sa chambre, assise puis allongée sur son lit dans une lumière très douce qui ne donne pas d'ombres. C'est une séquence importante. Ne le sont-elles pas toutes lorsque la matière du film à faire impose une simplicité, une épure ? J'entends une voiture. C'est celle de Marie-Françoise. A peine descendue, Marie-Françoise me montre la couleur de ses cheveux - que je n'ai pas pris le temps de voir avant. Elle ne sait pas si elle est "prête" à tourner à 09h30 - comme c'est écrit dans le plan de tournage. Elle a l'impression, malgré les six films courts que nous avons faits ensemble, de ne pas "être à la hauteur". A cet instant, son regard est celui d'une toute jeune femme qui serait embarrassée par sa naïveté ou sa candeur ! Dans la chambre, je lui dis comment je vois la séquence, lui montre la place de la caméra et lui donne la valeur des plans. Plusieurs voitures s'immobilisent dans la cour. Avec les autres membres de l'équipe vient une concentration joyeuse. Ça y est, le

tournage commence ! Ce soir, *Ombilic* existera tel que je le vois et ressens ou il sera comme un rêve redoutablement mis à nu par la réalité.

*Dimanche 03 août 2008*

Pause déjeuner. Je fais le point avec Aurélie, "ma" scripte. La séquence que nous venons de tourner, celle du dialogue des deux sœurs assises dans les transats, est belle, forte. Elle est au même endroit poétique que celles qui ont été réalisées hier - en particulier celle du fils et de la mère qui s'enlacent sur l'esplanade devant la maison. Je le sais sans avoir vu les rushes. J'ai ressenti une justesse pendant la mise en scène des plans et la "direction" donnée à Flore et Olivia - justesse que le moniteur de contrôle, fidèle reflet du film, a confirmé. Ce que nous avons tourné depuis hier matin existe ! Les images que j'ai projetées dans la réalité, cadrant et éclairant précisément l'espace choisi, ont toutes leur place dans le film - pour le moment... Le déjeuner s'achève. Le ciel s'assombrit. La lumière perd de son intensité et devient grise - comme elle peut l'être en novembre. Voilà qu'il pleut... Une pluie fine mais régulière qui semble s'épaissir. Cela ne manque pas. Le crachin se transforme en averse. Le tournage reprend. Nous n'avons que quatre jours pour réaliser le film. Nous devons tourner. Pas le choix. Contraint de prendre en compte la pluie, je revois la mise en scène et essaie de simplifier la réalisation. La lumière terne et dure étrangère à la poétique du film nous oblige à (trop) utiliser des projecteurs (pas assez) filtrés pour la rendre limpide et douce. Après quatre heures de tentatives, je décide d'interrompre le tournage. Les six plans tournés sont médiocres

*Lundi 04 août 2008*

A peine arrivé sur le plateau, je réécris la séquence qui doit être retournée à voix haute, la dictant à Aurélie. Elle ne sera pas réalisée dans le salon comme prévu mais dans le jardin - qu'il pleuve ou non. S'il pleut encore, il y aura toujours plus de lumière dans le jardin qu'à l'intérieur de la maison. La nouvelle mise en scène est cohérente. Elle dit la même chose que la précédente mais d'une autre manière, l'espace du jardin bordé de hauts thuyas n'étant pas celui, confiné, du salon aux murs blancs. Elle dit la même tension, peut-être le même mal être, mais sans entamer la présence des interprètes. C'était une erreur de tourner dans la maison. Même dans la lumière du film, l'espace du salon n'aurait sans doute pas donné à voir ce qui échappe aux interprètes au moment de la prise. Peut-être parce qu'il est trop petit. Peut-être parce qu'il n'a pas, en tout cas pas comme il a été meublé et "décoré" pour le film, de "dimension poétique", abstraite. Un espace, même le plus petit, doit être un lieu. Comment un personnage peut-il exister dans un espace si cet espace n'est pas un lieu, un endroit crédible pour une dramaturgie ? Un espace devient un lieu s'il est ressenti et pensé dans le sens du film. Je n'ai sans doute pas assez ressenti et pensé l'espace du salon. Il est presque 09h30. Nous commençons à tourner. Dix-huit plans doivent être réalisés aujourd'hui. Pas le temps de (trop) s'interroger. Seulement celui de faire. Pour qu'il soit fertile, le temps "du faire" doit être tenu dans une grande attention. Après un café, j'ouvre les yeux et les oreilles.

*Mardi 05 août 2008*

Quatrième et dernier jour de tournage. Il commence par la réalisation d'un plan qui n'était pas dans le scénario - un de plus... Je souhaite "montrer" la fragilité de la sœur cadette assise, faussement nonchalante, sur une bergère. J'aimerais que le plan s'achève par des larmes qui viennent sans que l'on s'en aperçoive. Olivia va essayer. Je la "dirige" pendant la prise jusqu'à ce que ses yeux brillent, puis les larmes viennent dans le silence. C'est une "vraie" émotion, une émotion vivante. Le plan aussitôt fait, le plateau est installé dans le jardin. A part ce plan et ceux de la mère dans sa chambre, aucune séquence n'a été entièrement tournée dans la maison - lieu de l'absence du père que la mère et la sœur cadette éprouvent

"ouvertement". Je suis heureux de m'être trompé dimanche... Cette erreur d'abord vécue violemment m'a ouvert les yeux - déjà qu'ils étaient pas mal écarquillés... La maison est le lieu de l'absence du père. Je vois cela aujourd'hui avec évidence, rassuré d'avoir écouté mon instinct en réalisant à nouveau, cette fois à l'extérieur, dans le jardin qui contient la tristesse de la mère, des deux filles et du fils, les six premiers plans de la première séquence. La maison a cessé, peut-être momentanément, d'être un lieu de vie - le père mort y repose. Le jardin qui l'entoure, comme on peut entourer un être touché par l'absence, est le lieu de la vie à venir, de la continuité. La parole qui lie la mère, les deux filles et le fils est profondément dans cette continuité. Aucun mot ne pouvait être véritablement dit entre les murs de la maison où le corps était comme maintenu hors de lui, la présence des interprètes réduite à un signe presque inexpressif. Comme cette présence est forte dans le jardin ! Comme la parole s'incarne à l'air libre !